

faut être romancier pour fausser la vérité au point de faire du coyotte un animal redoutable.

C'était le 6 octobre 1873. Depuis huit jours j'avais quitté le fort Carlton, dans le district de la Saskatchewan, avec une caravane de charrettes destinée au lac La Biche, et que conduisait un métis français nommé Louis Josseneuve, surnommé Shot.

Nous venions de camper au pied de la Butte des Chevaux, à environ 18 lieues françaises du fort Pitt, après avoir traversé la dangereuse rivière de la Tortue, et rencontré quatre antilopes que des coyottes poursuivaient en vain.

—Penses-tu, Louison, dis-je au guide, que mon cheval soit de force à se rendre d'ici à Pitt, en un seul jour ?

—Oh ! certainement, me répondit-il. Un cheval de ce mérite peut faire vingt lieues sans trop se fatiguer.

—Eh bien ! dans ce cas, demain matin je prends les devants, tout seul, et m'en vais à Pitt acheter des provisions, commander des mocassins et prendre un cheval frais.

—Vous n'y pensez pas, objecta Josseneuve. Et s'il vous arrive malheur en route ! si votre cheval s'emballe et vous jette contre un rocher ! si vous le perdez, si...

—Eh bien, Louis, tu me ramasseras en route.

—Ah ! ben oui ! au train des bœufs, nous allons mettre trois ou quatre jours pour atteindre la hauteur du fort Pitt.

—Sois tranquille, Louison, il ne m'arrivera rien. Tu sais que je suis bon cavalier, et je suis sûr de mon cheval. Demain je te quitte.

De grand matin j'étais debout et je sellai ma bête, après avoir pris un copieux déjeuner. Par précaution, je me munis d'une hachette, d'un petit chaudron à thé, d'un morceau de jambon au sucre, précautions américaines, de deux galettes et d'une couverture anglaise ou *ragg*.

Je fis de ces objets un ballotin que je fixai à l'arrière de ma selle mexicaine, au pommeau de laquelle j'attachai mon lasso ou *pichaganapi* que je laissai traîner derrière le cheval.

La guide m'avait décrit avec soin la route à suivre pour atteindre le fort Pitt, où il devait aller me chercher à cheval dans quatre jours, lorsque la caravane serait arrivée à la hauteur de ce poste.

Et me voilà galopant sur le dos de la prairie dorée, où le soleil radieux déversait d'autres flots d'or. Cette couleur est l'aspect le plus ordinaire des prairies dites à buffalos, qui ne produisent qu'une cypéracée courte et raide, semblable au poil du loup. Elles ne demeurent vertes qu'en mai et juin seulement ; puis elles prennent cette belle couleur jaune paille ou soufre, que d'ailleurs arbres et buissons ne revêtent pas, et qui charme l'œil dès qu'il y est habitué.

Oh ! qu'il allait bien, mon cheval, sur cette route solitaire et semblable à un beau parc, où pendant dix-huit lieues je ne rencontrai pas âme qui vive ! comme il dévorait l'espace, ardent, impatient du but !

Le soir, au soleil couchant, j'étais sur la verge du plateau, à 233 mètres au-dessus de la Saskatchewan qui déroulait ses méandres argentés au pied d'un amphithéâtre aux gradins immenses et naturels. Si ce sont des eaux, par leurs retraites successives, qui ont produit ces terrasses, quelles dimensions et quelle profondeur a dû avoir primitivement ce cours d'eau !

A ma droite s'élevait un mamelon appelé *Wémistakhsiw Takateina* ou la Butte des Français. Il est célèbre, dans la partie de la Saskatchewan que découvrirent les grands explorateurs français Gauthier de Varennes de la Vérendrye, père et fils, par le massacre que les Chippewas du lac aux Brochets y firent de onze de nos compatriotes.

D'après la recommandation de Shot, c'est en ce lieu que je devais quitter la route d'Edmonton pour prendre celle qui conduit au fort Pitt, en longeant la Saskatchewan.

Mais voilà que le soleil disparaît au moment où je dégringole les hautes pentes, et la nuit m'atteindra bientôt. Vainement j'interroge du regard les bords du fleuve auquel Varennes ou un autre explorateur français imposa le nom des Bourbons ; aussi loin que mon œil peut atteindre je n'aperçois pas la plus petite silhouette d'un pigeon de bois,

pas le plus petit drapeau rouge. Vainement je prête l'oreille aux bruits de la nuit qui montent de l'étroite vallée. Rien ne trahit le voisinage d'un fort. Et, de fait, sans le savoir, j'en étais encore à deux lieues.

Mais me voici sur les bords de la Saskatchewan.

L'herbe y est encore verte, et les bocages revêtus de leurs feuillages. Mon cheval hennit et traîne la jambe ; il lui semble qu'il est temps de se reposer ; mais, impatient, je le presse de l'éperon, et il ne m'obéit qu'en geignant.

Bon, voilà qu'il fait nuit noire ; et de fort, point. Impossible de distinguer le chemin devant moi. Je dois me fier aux yeux plus clairvoyants de mon coursier. Bientôt il hennit de nouveau, et cent hennissements lui répondent, tandis qu'arrivent à mon visage les chauds effluves d'un grand troupeau de chevaux libres. A mon approche ils prennent l'alarme, et se sauvent dans toutes les directions comme des farfadets dans la nuit.

J'avais encore l'espace d'un quart de lieue, puis, aucun indice n'indiquant la proximité du fort Pitt, je mis pied à terre au bord de la Saskatchewan et m'appretais à bivouaquer, au moment même où une lune radieuse se levait, droit devant moi.

Il y avait plus de douze heures que mon cheval courait, et les dix-huit lieues m'avaient paru bien longues.

A l'aide du *pichaganapi* je mis la pauvre bête au piquet, je l'enfermai avec ma ceinture et l'abreuvi dans mon chapeau, les côtes de la rivière étaient trop raides pour lui. Puis je fis du feu sous les grands saules, je dégustai mon jambon sucré, mon thé enfumé et ma galette durcie ; je plaçai ma selle sous ma tête en guise d'oreiller, je m'enroulai dans mon *ragg* et m'endormis aussitôt d'un profond sommeil, ma hache de voyage à mon côté.

Au milieu de la nuit je suis réveillé en sursaut. La solitude retentit de hurlements que je reconnais pour ceux des coyottes. On aurait dit qu'une voix sortait de chaque buisson, de chaque taille de saules. On n'y voyait goutte, car la lune était déjà couchée.

Ma première pensée fut pour mon cheval, que je ne pouvais distinguer. Je me levai, et je l'aperçus broutant tranquillement derrière un buisson de saules. Il était littéralement entouré de coyottes, qui rivalisaient entre eux d'accords discordants. Mais, malgré tout le fracas que faisaient les petits carnassiers, la bonne bête les considérait de l'air le plus indifférent du monde, continuant à manger et se contentant, de temps à autre, de se diriger sur eux tête baissée. Les coyottes se reculaient aussitôt pour revenir à la charge. Il en faisait autant de cas que s'il se fût agi de petits chiens de carton.

Ce spectacle me rassura aussitôt ; car jusque-là j'ignorais l'innocuité du loup à moule. Je m'avançai, et subito la bande musicale me montra les talons, pour aller recommencer au sommet de la première terrasse son puéril charivari.

Le lasso de mon pauvre cheval s'était enroulé plusieurs fois autour d'un pied de saules. Il était incapable de faire aucun mouvement. Que n'auraient pas pu les coyottes contre lui, en cet état, s'ils étaient redoutables ! Je dégagai ma bête, rallumai le feu et me recouchai pour ne plus me lever qu'au jour, dédaigneux des coyottes et de leurs hurlements bénins.

—Et ce fut tout ? me direz-vous, charmantes lectrices.

—Eh ! mais, oui. Le lendemain je chevauchai pendant une demi-heure encore et atteignis le fort Pitt que je trouvai plein de Cris.

—Et vous n'eûtes pas d'autre aventure ?

—Pas la moindre.

—Eh bien ! il ne valait pas la peine de parler de vos coyottes. Les prolégomènes de votre histoire sont dix fois plus longs qu'elle-même.

—Grâce à l'innocence des loups à moule, mesdames. C'est comme j'avais l'honneur de vous le dire en commençant, d'aventures terribles il en arrive, grâce à Dieu, fort peu en voyage.

EMILE PETITOT.

Ce n'est pas seulement l'étendue d'une propriété qui fait la richesse du cultivateur, mais une bonne culture.



M. J.-J.-T. FRÉMONT, MAIRE DE QUÉBEC

La bonne vieille cité de Québec aime peu les changements, et en cela comme en nombre d'autres matières, les uns trouvent à redire pendant que la majorité s'en réjouit, aussi n'est-ce pas sans étonnement que l'on apprit vers les premiers jours du mois dernier que le maire n'était plus le même.

L'honorable M. François Langelier, fatigué d'une longue et brillante administration, désirait depuis longtemps goûter un repos bien gagné et les échecs durent faire un autre choix.

Ils ont été bien inspirés en nommant un jeune avocat, de vieille famille, qui s'est fait une très belle position au barreau et qui possède toutes les qualités nécessaires pour s'acquitter de la lourde charge qu'il a acceptée.

M. Jules-Joseph Taschereau Frémont est né à Québec, le 20 décembre 1855. Il est fils de feu Charles Frémont, docteur en médecine, chevalier de Saint Grégoire le Grand. Le Dr Frémont fut pendant plusieurs années doyen de la faculté de médecine de l'Université Laval. Sa mère, madame Cécile Panet, appartient à l'une des plus anciennes familles de Québec.

Après de brillantes études au collège Sainte-Marie, à Montréal, M. Frémont suivit les cours de la faculté de droit de l'Université Laval, et fut admis au barreau en 1878. Il eut l'honneur d'obtenir le titre de docteur en droit de cette université en 1886, après avoir soutenu publiquement une thèse sur le "Divorce et la séparation de corps".

Les connaissances légales le firent choisir l'année suivante comme professeur de droit civil à l'Université-Laval. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages de droit très estimés.

Instruit, bon orateur, très distingué, M. Frémont représente dignement la cité de Québec.

M. Frémont est marié avec Mlle Alice Beaubien, fille de l'hon. M. Beaubien, de St-Thomas de Montmagny.

#### FABRICATION DU SUCRE AU CANADA

Eau sucrée, sirop, trempette, tire, sucre, quelle kyrielle ? Quels souvenirs pour ceux qui sont allés au bois, dans l'antique cabane rustique, afin de goûter ce que le Canada produit de meilleur avec la pomme *fameuse* ?

Tout cela menace de disparaître. On devient plus pratique, on remplace les chaudrons et les marmites par des bouilloires, les auges en bois par des chaudières en ferblanc, ceci par cela, enfin toute la bastringue, comme dirait mon ami le commandant...

Il semblerait d'après ce que nous voyons, d'après les progrès soi-disant accomplis que la fabrication véritable devrait augmenter, que l'exploitation devrait être plus grande ? Point. C'est dans les villes maintenant, entre les quatre murs d'une bâtisse que se fait le plus souvent le sirop et le sucre *nouveau*. Pas n'est besoin de vous dire que ce n'est pas toujours l'érable qui fournit le plus gros lot dans ce cas là.

Tant qu'à l'exportation, fait curieux, les américains ont presque tout le monopole. Ce n'est pas étonnant, car avant longtemps, du train que vont les choses, les Canadiens ne feront rien sans demander l'avis de messieurs les yankees. En causant sucre je veux vous faire lire une petite poésie canadienne, une charmante bluette parue dans un journal français, il y a quelques années.

Voici cette bluette :

#### UN PETIT PAIN DE SUCRE RACONTANT SON HISTOIRE

A Mme Lérida Geoffroy, directrice du "Jeune Age Illustré". Paris. France.

Daignez écouter mon histoire,  
Et me tenir dans votre main ;  
Pour m'assurer autant de gloire  
J'ai parcouru bien du chemin.